

Dominique Meens

Aujourd'hui demain



Extrait de la publication

Aujourd'hui demain

DU MÊME AUTEUR

ORNITHOLOGIE DU PROMENEUR

Vol. 1, *Ornithologie du promeneur*, Allia, 1995

Vol. 2, *Eux, et nous*, Allia, 1996

Vol. 3, *Poursuivons*, Allia, 1998

Vol. 4, *L'Aigle abolie*, P.O.L, 2005

AUJOURD'HUI...

Aujourd'hui je dors, P.O.L, 2003

À paraître « dans la suite des âges » :

Aujourd'hui ou jamais

Le Rouge aux joues d'

Vues d'Anvers, de Jan de Weck, L'Act Mem, fonds Comp'act, 2005

Hors-sol, avec Jacques Demarcq et Julie Poupé, L'Act Mem, fonds
Comp'Act, 2004

Le Premier Monde est une cage pleine d'oiseaux, cipM – Farrago,
2003

Une conversation américaine, dans *Le Christ et la femme adultère*,
Desclée De Brouwer, 2001

Toucan, Messidor, 1990

La Noue dérivée, Folies d'encre, 1989

Dominique Meens

Aujourd'hui demain

tentatives disparatistes

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur remercie le Centre national du Livre
et le ministère des Affaires étrangères
pour leur soutien.*

© P.O.L éditeur, 2007
ISBN : 978-2-84682-212-1
www.pol-editeur.fr

PACOA LA DÉSOLATION

supplément

Tant que l'on veut marcher, on n'est pas seul.
Asger Jorn

Aujourd'hui moi, un autre demain ou demain l'autre, ou l'autre demain, qui n'y aurait songé? J'y ai songé, je tenais même son nom, à l'autre. Une voix chez moi disait non. La ligne avance, avec son temps, l'imparfait. L'imparfait d'*Aujourd'hui demain*, y ai-je songé avant-hier? Non. De songe en songe sans songer à rien, les mots viennent un jour sous les doigts murmurés. Demain l'imparfait? D'accord! J'étais à m'éveiller d'un précédent volume, *Aujourd'hui* pas encore Poirot, pas encore Thibault, pas encore revenant. L'autre que je m'étais inventé voulait écrire un roman, figurez-vous. Aujourd'hui ceci, demain roman, que veut dire « ceci » dans ces conditions? Voyons... : « cuit » peut-être. Matisse Andreas Gomez voulait écrire un roman français. Une curieuse, une voix chez lui, lui demandait de la chambre du fond s'il voulait écrire un roman en français, ce à quoi Matisse Andreas Gomez répondait que, du français, il serait bien en mal de. Mais qu'il songeait bien, de son côté, un côté que j'avais décidé de l'autre côté, écrire un roman français. Ça l'occuperait, disait-il. Et de quoi s'occuper, voilà qui prend un caractère d'urgence dans certaines conditions, dans

certaines situations, que j'aurai aujourd'hui demain à vous décrire. Ça vous occupera.

Et dites-moi pourquoi je ne m'y mettais pas, hier? J'étais occupé, je m'occupais, à autre chose. J'étais pris, non plus l'épée dans le dos mais quelque chose dans l'œil qui me buvait tout entier, qui m'aspirait : je n'étais plus que le trou que je suis, le tube sans fond. Un courant d'air silencieux dedans, tiède, fade.

Matisse Andreas Gomez habite le plus souvent à Pacoa. C'est un lieu dit, au bord du Pacifique, très au bord. Le Pacifique ronge la dune peu élevée qui le borde ; une grue a déposé devant la maison de gros blocs de grès, le Pacifique ronge le sable par-dessous, la dune s'affaisse ; aux grandes marées, la vague s'efface à trois mètres de la terrasse. À vingt minutes, en longeant la plage vers le nord, Matisse Andreas Gomez achète ses cigarettes et un peu d'épicerie. Vers le sud, à deux heures et demie, il lui arrive de saluer une vieille dame. Matisse Andreas Gomez ne veut pas entendre parler d'autre chose que de la plage. Est-ce la voix de la chambre du fond qui suit la côte en voiture ou en bus pour les achats, pour la vie quotidienne? Ou c'est le gardien de la maison, qui loge un peu en arrière.

Je décrirais aujourd'hui demain pour ventiler l'odeur d'égout, la mauvaise haleine, chassant l'un pour l'autre.

La route qui sort du village au nord s'écarte de la plage et la rejoint plus loin ; « Pacoa » nomme l'espace laissé par la courbe, quadrillé de pistes poussiéreuses. Au nord, à cinq minutes, tempêtes sur le devant, inondations sur l'arrière, ont détruit une maison. De même vers le sud, où de grands pans

de béton gisent sur le sable, anciennes cuves où l'on élevait des larves de crevettes. Des gens vivent là, dans ce qui reste d'habitable. Deux immeubles, une baraque verte, au voisinage, ont été construits depuis, un peu plus en retrait de l'océan. Une famille, un couple, un type seul, viennent visiter les lieux, irrégulièrement. Personne ne se résout à s'installer. « Désolation », dit la voix de la chambre du fond.

– Tu ne dors pas ?

– Non.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Rien. Et toi ?

– Je me demandais... Qu'est-ce que tu en penses ?

– Quoi donc ?

– Le roman français...

– Tu veux écrire en français ? Mais tu sais à peine le parler !

– Je le lis. Et je n'ai pas dit « en français », j'ai dit « un roman français », j'ai dit que je pensais me mettre à un roman français.

– Je ne comprends rien. Avec ce vent, je ne t'entends pas ! Viens donc, si tu veux me parler !

Le vent se levait vers midi, avec le soleil. Le soleil s'était levé bien évidemment plus tôt, vers 6 heures et demie. Mais la brume dense du Pacifique formait une épaisse couverture nuageuse que la chaleur des terres intérieures finissait, autour de midi, par repousser à droite (au nord), à gauche (au sud), ou partout sur l'horizon marin. L'eau grise du matin prenait à l'apparition tranchante de la lumière des teintes plus acides. À la houle de la nuit, plus ou moins forte, s'ajoutait le clapot du vent qui montait soudaine-

ment, comme aspiré par les terres. Tout cet air rameuté les rafraîchissait; le soleil déclinait; vers la fin de la courte après-midi, le gris retrouvait sa part de ciel, le Pacifique tournait au glauque. Des lueurs méchantes clignaient de l'œil entre deux vagues. Le soleil prenait une teinte lunaire au-dessus des vapeurs qui l'effaçaient. La nuit tombait vers 18 h 30, sec, sans plus de coucher rose que de rayon vert. Matisse Andreas Gomez regardait ça. Aujourd'hui avec lui. Aujourd'hui regardait ça.

Et demain ?

Demain pareil.

Et la voix dans la chambre ?

La voix dans la chambre du fond ne regardait pas, ne disait rien de ce qu'elle regardait. La voix dans la chambre du fond avait parfois, quand elle n'y était plus, de ces exclamations : « Une baleine ! », ou : « Elle saute ! », ou : « Elles soufflent ! » Les baleines à bosse, les jubartes, *Megaptera novaeangliae*, après avoir mis bas ou conçu leur progéniture dans la région, prenaient la route du sud en longeant la côte. Elles passaient là. Matisse Andreas Gomez, qui les avait vues autrefois de près, signalait qu'elles pouaient.

Je décrirais aujourd'hui demain pour ventiler l'odeur d'égout, la mauvaise haleine, chassant l'un pour l'autre.

Je recopie ma phrase pour voir. Voir ce qui se bâtit demain des ruines d'aujourd'hui.

La voix dans la chambre du fond disait que ces machins de béton écroulés n'étaient pas des ruines. Les ruines sont-elles nécessairement des vestiges aztèques ou romans ? Matisse Andreas Gomez tout occupé à ses recherches sur la possibi-

lité d'un roman français à écrire ici, à Pacoa la désolation, la remarque devait m'être adressée, de l'autre côté de l'autre côté.

Des gravats, certes, des décombres, mais des ruines, non. Je ne dirais pas « des ruines ».

De ces écroulements de béton bousculés par le Pacifique, il ne s'en trouvait pas tant le long de la côte, plus haut vers le nord, ou vers le sud. Si l'intérieur du pays avait subi des inondations et des crues qui avaient emporté routes et ponts, les années avaient passé, les ponts avaient été reconstruits et la route côtière refaite. La maison de Matisse Andreas Gomez n'avait pas été touchée. Le Pacifique avait depuis changé le cours de ses marées. Ce que l'eau avait gagné en détruisant les bâtiments les plus proches de la plage, elle ne l'avait pas abandonné. Aussi venait-elle à marée haute tremper les blocs de grès sur lesquels, passant de l'un à l'autre, l'homme tentait de connaître l'origine de cette idée saugrenue : un roman français. La marée basse n'était pas lointaine, quand, chez la vieille dame à deux heures et demie de là, c'était tout l'inverse : « Autrefois, disait-elle, le Pacifique léchait le bout du jardin à marée haute, vois-le, Matisse, aujourd'hui... » « Demain... » « Demain, la maison de Pacoa ne sera plus que décombres. Ces rochers que tu as fait placer n'y pourront rien. »

La plupart des laboratoires où s'élevaient autrefois les larves de crevettes étaient abandonnés. « À vendre », était-il indiqué à grands traits de goudron. Une peste avait ravagé la filière. Le village où Matisse Andreas Gomez allait tous les deux jours se fournir en cigarettes et tous les six en rhum, la voix

dans la chambre du fond se refusant à rapporter la boisson du Supermaxi, vivait pour quelques-uns de la pêche et pour la plupart de la fabrique auprès de laquelle il avait été construit. Conserves et farine de poisson, une drôle d'odeur quand le vent tournait. Une odeur fétide. Une odeur de rot de baleine. Aujourd'hui demain revient d'une phrase.

Pour tout dire, Matisse Andreas Gomez est ici pour séparer demain d'aujourd'hui. Sa connaissance du phrasé et du mouvement des formes est plus avancée que celle de n'importe qui d'autre de ce côté, et la raison pour laquelle beaucoup sont incapables de l'accepter n'est pas qu'ils sont trop modernes pour lui, mais bien qu'il est trop moderne pour eux. Je ne crois pas qu'il le sache. S'il le savait, je ne le tiendrais plus. La voix de la chambre du fond l'appellerait en vain. Peut-être même l'aurait-elle accompagné dans sa fuite et la maison de Pacoa serait vide, comme elle l'était souvent, son gardien l'aérant une fois par semaine. Il y a des faits à tenir secrets auprès des plus intéressés. Voilà donc un fait qui ne nous intéresse pas, ni moi qui vous parle, ni vous qui m'écoutez. Demain devrait découvrir lesquelles choses nous agrippaient de plus près, quelques-unes sont aujourd'hui cachées volontairement, qui me concerneraient, d'autres se cacheraient d'elles-mêmes, qui vous auraient concernés. Aujourd'hui a des secrets pour demain, demain n'en a aucun. Matisse Andreas Gomez n'a aucun secret pour moi. Puisqu'il m'écrit de l'autre côté de l'autre côté, n'est-ce pas.

Le bruit du monde passait loin derrière la maison : grâce à Dieu, la route avait fait cette courbe étrange. C'est aussi que dans cette sorte de hernie sableuse se trouvait une lagune

d'eau saumâtre et sale de déchets divers. Pendant les longs mois de la saison des pluies, elle s'étendait mais n'atteignait pas les bâtiments dont j'ai parlé. Pendant la saison sèche, des avocettes venaient y nicher. De l'autre côté de la route, des marais salants à la hauteur des bassins effondrés, et derrière la maison une colline plantée d'un immeuble abandonné à moitié détruit, le restant de façade peint d'appels à voter pour telle ou telle liste. Le vent dominant masquait d'autant plus le souffle des échappements qu'il venait de la mer et chassait tout, poussière, sable, sacs plastiques, fumées noires des autocars et des camions, vers l'intérieur. Les oiseaux n'étaient audibles que s'ils chantaient perchés sur les arbres qui peinaient à grandir à l'entrée de la maison. Quelques pins époinetés, maigres, une goutte d'eau saumâtre chaque matin au bout de chacune de leurs aiguilles, mais ça ne brillait pas, le soleil manquait et séchait tout quand il surgissait ; deux ou trois palmiers nanifiés par le sol trop pauvre ; quelques fleurs en pots alignés sur les marches de l'escalier ; voilà toute la verdure disponible. Plus loin, dans le quadrillage qui s'était promis d'organiser l'urbanisation de la zone, les arbustes rampants, les épineux, alors gris-brun : saison sèche. Des bêtes ? Oui, des bêtes. Chèvres que Matisse Andreas Gomez voyait parcourir le coin dans l'après-midi, parfois ; des vaches, d'une race évoquant le zébu, efflanquées ; des ânes qui erraient, apparus de nulle part, le gardien ramassait leur crottin et le déposait au pied des arbres, dans les pots ; des moqueurs, qui couraient à terre et s'envolaient de travers.

Aujourd'hui décrit, il va sûrement se passer quelque chose demain. Le décor planté, quelque chose dedans, qui puisse le

distraire. Un roman français. Une curieuse, une voix chez lui, lui demandait de la chambre du fond s'il voulait écrire un roman en français, ce à quoi Matisse Andreas Gomez répondait que, du français, il serait bien en mal de, et retournait à sa place. Une chaise, une table où vibraient des feuillets coincés par une tasse, un verre, une bouteille ; l'océan devant lui ; à droite le village et la jetée de la fabrique ; à gauche, la courbe silencieuse qui le conduisait chez la vieille dame. La terrasse était couverte. Quand les oiseaux passaient, ils disparaissaient un moment s'il restait assis. Mais il se levait, il se levait, ne cessait de se lever puis de se rasseoir.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Rien.

– Tu ne t'ennuies pas ?

– Non.

– Tu es sûr ?

– Oui.

« Matisse passait des heures sur la terrasse à regarder l'océan, les oiseaux. "Ah ! un bateau ! Oh, les pélicans ! Ah ! les cormorans ! Tiens, la mer est jaune ! Non, plutôt vert jaunâtre." Des heures ! J'en étais plutôt satisfaite, remarquez. J'étais malade et ne pouvais quitter le lit. J'étais dans la chambre du fond, à ne pouvoir vraiment cesser de dormir. Il était sur la terrasse, à regarder ce qui se passerait dans ce vide. Je m'éveillais, je lui demandais : "Ça va ? Tu ne t'ennuies pas ?" Non. Il ne s'est pas ennuyé. »

Aujourd'hui n'ennuie pas demain et réciproquement. C'est toujours ça de su.

Vous êtes sûr ?

Non. Pas du tout. D'ailleurs...

Je veux le repos, la mort, fatigué de tout,
Du désert, unique avenir des pauvres diables,
Du foutre rien retourné en joyeuseté,
De la fidélité la plus pure abjurée,
De l'honneur à l'or fin bafoué sans vergogne,
De la vertu fille jetée sur le trottoir,
De la vraie perfection faussement retordue,
De la force déboîtée par l'indécision
De l'art dont les autorités tiennent la langue,
De l'idiotie – Docteur! – contrôlant le talent,
De la simple vérité mal dite simpliste,
Du bien captif à bord du capitaine mal :
Marre de tout ça, je voudrais en être loin,
Sauf, sauf que mort je laisserai mon amour seul.

Pour écrire ou chanter ces à peu près 14 vers, Matisse Andreas Gomez aurait entendu l'opus 62 de Chostakovitch, aurait couru à sa bibliothèque, retrouvé le sonnet 66 de Shakespeare, consulté la traduction de François-Victor Hugo, tenté de le lire de sa plage. *Save that* : ni bibliothèque à Pacoa, mais le papier qui bat de l'aile sous la tasse, dans l'ombre ; ni musique, et quel soulagement que la rumeur variée du Pacifique, comme elles font les vagues, fracas d'un bloc d'eau soulevée sur des cents mètres, murmures blancs chuintés vibrants quand elles se délient, silence abrupt et bref dans la nuit, qui l'éveille. Matisse Andreas Gomez l'écoutait, tout oreille dans la chambre du fond. La voix dort. Le vent a tombé.

– Tu vois bien !

– Quoi donc ?

– Ça n'est pas français. *El viento ha amainado*, mais le vent est tombé.

Hispanisme concerté, hispanisme montévidéen. « *Jazz is freedom – you think about that* », disait Monk. *Dichtung ist Freiheit*. Poésie et vérité, écrire et liberté, s'il suffisait de le dire. Non, je dois m'y réfléchir : une autre bizarrerie que le français me permet. Ô voix de la chambre du fond, *sleep no more* !

... cette nuit-là

Couché sur mon lit, j'étais très ému,
Et touchais le fond du monde où j'étais ;
Une bougie me tenait éveillé,
Je lisais par moments ; la peur passée
M'oppressait, à peu près peur à venir ;
Je pensais aux Massacres de Septembre,
Distants de moi d'à peine un petit mois,
Je les devinais, touchais la Terreur.
Je trouvais mon repos : fictions tragiques,
Rôles funèbres dictés par l'Histoire,
Souvenirs, admonestations obscures :
« Le cheval apprend ses reprises, la roue
Céleste tourne et revient dans ses pas.
L'année suit l'année, la marée reflue,
Le jour suit le jour, tout a renaissance ;
Un séisme n'est pas comblé d'un coup. »
Ainsi battait le fer de mes pensées,
Quand je crus entendre une voix hurler
À toute la Ville : « Cessez de dormir ! »

Achévé d'imprimer en novembre 2007
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2021 – N° d'édition : 152926
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : décembre 2007
Imprimé en France

Dominique Meens

Aujourd'hui demain



Dominique Meens
Aujourd'hui demain

Cette édition électronique du livre

Aujourd'hui demain de Dominique Meens

a été réalisée le 22 juin 2010 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer

en novembre 2007 (ISBN : 9782846822121)

Code Sodis : N42044 - ISBN : 9782818003176